

LE REPORTER



Volume XII, numéro 1_décembre 2010

Une publication des étudiants

aux Certificats de rédaction et de journalisme

de la Faculté de l'éducation permanente de l'Université de Montréal



Les métiers MARGINAUX

DOSSIER



Entre maquis et technologie



L'ÉQUIPE

Rédacteur en chef
Christophe Béatrix

Rédacteur en chef-adjoint
Louis Chaput-Richard

Équipe de rédaction
Laurence Cardinal
Andréanne Chevalier
Julie Delvaux
Sandra Mathieu
Carla Oliveira
Rachel Richez
Nathalie Simon

Collaborateurs
Jean-Philippe Allard
Christiane Dumont
Louise Julien
Sara Maquet

Mise en pages
Laurence Cardinal

Correcteurs d'épreuve
Marie Mousse Léonard
Mathilde Mercier
Clémentine Roussel

Illustration
Laurence Cardinal (intérieur
et avant - sur une photo de
Christophe Béatrix)
Alexandre Paul Samak (arrière)

Équipe de révision
Francesca Charlot
Catherine Couturier
Cindy Gilbert
Philippe Hudon
Michaël Nguyen
Stéphanie Panneton
Annie St-Germain

Superviseur
Jean-Claude Leclerc

Bonjour à toutes et à tous.

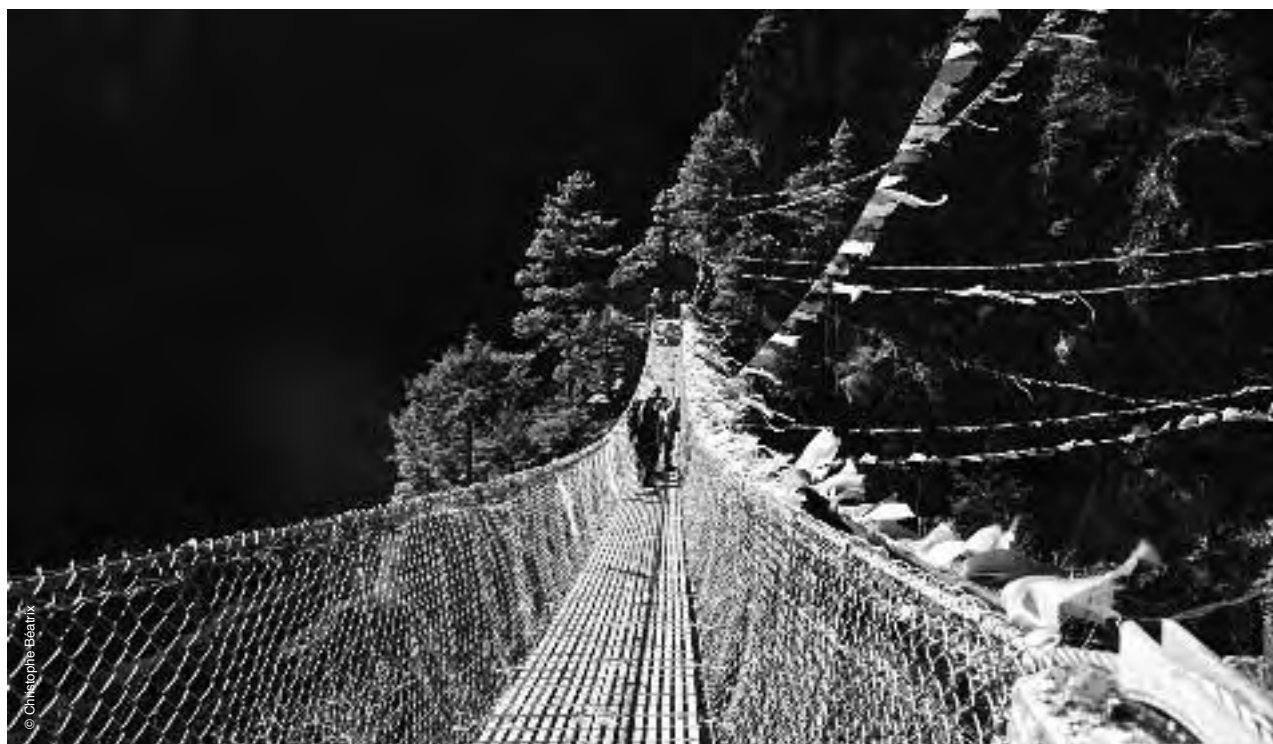
La relève est là, avec la forte envie de prendre avec entrain tous les deux mois le relais de nos prédécesseurs, Leslie, Arthur et leur équipe. Aujourd'hui ce sont Sandra, Carla, Laurence, Andréanne, Nathalie, Rachel, Julie, Louis et bien sûr vous tous, qui appartenez à ce nouveau groupe. Pour rédiger, analyser, présenter, expliquer et divertir. Pour débattre, se faire une opinion et apprendre à évoluer toujours et encore.

La nouvelle équipe, vous la trouverez à côté de l'éditorial de votre serviteur. Ce n'est pas la seule évolution du journal. Vous allez retrouver une rubrique photo, une rubrique culturelle, une autre linguistique et chaque fois un thème central. Un portrait aussi, pour nous permettre à tous de situer les grandes figures de notre métier. De l'information, mais aussi de l'opinion avec votre courrier des lecteurs, nos réponses et des débats.

Pour ce premier numéro nous avons voulu comprendre un peu mieux ceux qui voguent guidés par leurs passions et qui refusent le 9 à 5. Ces métiers hors normes, qualifiés parfois de marginaux. Mais aussi un nouveau concept de tourisme, des expositions et des gens qui dérangent ou empêchent les autres de travailler en rond. En fait tout ce qui compose le métier de journaliste : des milieux que nous découvrons, mais dans lesquels il faut évoluer. Des personnes que nous ne connaissons pas, mais dont il faut extraire le meilleur. Des technologies ou des idées souvent innovantes qu'il faut d'abord comprendre avant de les présenter.

Je n'ose pas parler d'exotisme, trop péjoratif et racoleur. Plutôt de curiosité et de découverte. Deux composantes qui font les raisons d'être de ce métier, avec le respect de la vérité. Un métier qui se trouve parfois lui aussi à la limite de la normalité, par ses risques, ses victoires et sa recherche frénétique de la réalité. Une réalité à laquelle se frottent tous les maquisards du *Journal de Montréal* qui sont ouvertement en résistance pour défendre une qualité de presse de plus en plus érodée par les outils d'autoédition et les rigueurs du marché. Un autre point sur leur combat, de l'intérieur, avec cette entrevue avec leur responsable syndical. Quelque chose me dit que nous n'en avons pas fini avec la convergence, le multitâche et le multimédia citoyen...

Alors enfilez votre scaphandre ou enfourchez vos *Bixis*, mais gardez les yeux ouverts pour pédaler, admirer, apprendre et venez explorer avec nous la première édition de cette nouvelle année du *Reporter* !



En route vers le Kala Patthar | 20 nov. 2009, 13 h 10 | v 1/100 | f5 | iso 200

Sommaire_Volume XII / No1 décembre 2010

- 2 **Éditorial** > Entre maquis et technologie
- 3 **Image du moment** > En route vers le Kala Patthar
- 4 **Média en débat**
> Rue Frontenac «Un vrai miracle tous les jours!»
- 5 **Portrait** > Libre de penser : Entrevue avec Josée Boileau, rédactrice en chef, *Le Devoir*

Dossier : Les métiers marginaux

- 6 > Il n'y a pas de sots métiers
- 6 > Statistiques
- 8 > Quotidien sous-marin
- 8 > Le clown réinventé
- 9 > Le photographe de tout le monde et de personne
- 10 > Yves Frulla – Un cachet peut en cacher un autre
- 11 > Une reine certifiée diamant
- 12 **Mot pour Mot** > La nouvelle orthographe et vous
- 13 **Sortir** > Montréal, pionnière du géotourisme
- 14 **Prise de vue** > S'alléger sans travailler à la légère
- 15 **Culture** > L'art de déranger

Calendrier_1^{er} déc. 2010 au 31 janv. 2011

- 3 **décembre** > Causerie La Jonction / Café la Brunante
- 3 **au 22 décembre**
> Salon des métiers d'art / Place Bonaventure
- 4 **décembre**
> Course du Père Noël / www.events.runningroom.com
- 15 **décembre** > Dernier jour pour monter vos pneus d'hiver!
- 20 **décembre** > Party de Noël de l'AJIQ
- 22 **décembre** > Fin des cours
- 25 **décembre** > Noël, pour les distraits!
- 1^{er} **janvier** > Jour de l'an pour les mêmes qu'au-dessus!
- 5 **janvier** > Début des cours
- 19 **janvier** > Date limite pour la modification d'un choix de cours ou l'annulation sans frais d'un cours
- 26 **au 29 janvier** > Festival du film de montagne de Banff (UQÀM)



Rue Frontenac « Un vrai miracle tous les jours ! »

En lockout depuis 21 mois, les 253 syndiqués du *Journal de Montréal* ont rejeté massivement, le 12 octobre, les nouvelles offres patronales. Pierre-Karl Péladeau, le propriétaire, proposait une indemnité salariale de 100 000\$ à chaque employé renvoyé, à condition qu'il ne travaille pas chez un concurrent pendant six mois et que le site *RueFrontenac.com* soit fermé.



Raynald Leblanc, président du Syndicat des travailleurs de l'information du *Journal de Montréal*.

4

Le Reporter XII
décembre 2010

En Bref •
Raynald Leblanc, chef syndical au *Journal de Montréal*, fait une mise au point sur la situation du point de vue des employés.

mot sur l'auteure_ Christiane Dumont est traductrice agréée, peintre à ses heures, et étudie en journalisme à la FEP de l'Université de Montréal.

Rue Frontenac commencerait-il à inquiéter *Quebecor*? On pourrait le croire, à entendre le président du Syndicat des travailleurs de l'information du *Journal de Montréal*, Raynald Leblanc. Nous l'avons rencontré quelques heures avant le lancement de la version papier de *Rue Frontenac*, le 28 octobre dernier.

Le Reporter : Pourquoi Pierre-Karl Péladeau (PKP) s'oppose-t-il tant à *Rue Frontenac* ?

Raynald Leblanc : Le site *RueFrontenac.com* a deux fois plus de succès que ceux du *JdeM* et du *24 heures* réunis. Et ça irriterait beaucoup PKP que nous financions notre hebdo papier avec ce qu'il croit être son argent, mais qui est au fond notre argent et celui de la CSN. Il ne veut pas non plus que nous profitons du capital de sympathie que nous avons acquis pendant le conflit. *Rue Frontenac*, c'est un projet rassembleur qui me fait « tripper ». J'ai le goût de dire à Péladeau : « C'est toi qui nous as mis dehors, alors plains-toi, maintenant que tu nous as obligés à faire un journal qui a de l'allure ! »

Pensiez-vous que les lockoutés approuveraient l'offre globale ?

Le comité de négociation a cru, comme les patrons, que l'offre pouvait passer. Nous avons fait l'erreur de nous laisser piéger par le projet de PKP. Il voulait l'emporter par un vote serré. Soit nous retournions au travail en position de

faiblesse, soit nous perdions tout pouvoir de négociation si nous rejetions l'offre par, disons, 54%. Mais PKP a été trop têtu, trop gourmand, avec sa clause de non-concurrence. Sa proposition a été rejetée à 89,3%, ce qui a complètement renversé le rapport de force. Notre erreur est devenue son erreur ! (Rires)

Un quotidien électronique, et maintenant un hebdo papier... vous ne manquez pas d'ambition !

Tout le monde a insisté pour que nous soyons « meilleurs qu'eux autres ». C'est beau un journal, quand il présente un résumé intelligent de la journée. C'est un vrai miracle tous les jours ! Le problème, c'est que nous sommes prisonniers d'une structure syndicale. Quand l'équipe s'érode, nous ne pouvons embaucher aucun surnuméraire. Sur Internet, les trous ne paraissent pas trop, mais dans l'édition papier, ça ne pardonne pas.

Que vous restera-t-il de toute cette histoire ?

Le plus formidable, c'est que les journalistes et les chefs de pupitres se sont soudés au personnel de bureau. Des couples se sont formés sur la ligne de piquetage, et des bébés sont même nés de ces unions-là ! Après 21 mois, je connais tout le monde : je sais qui déprime, qui va bien. J'ai parfois mal au cœur pour eux, mais c'est une expérience humaine extraordinaire.



Libre de penser

Entrevue avec Josée Boileau, rédactrice en chef, *Le Devoir*

Le parcours de Josée Boileau est intimidant : *Télé-Québec*, *Presse Canadienne*, puis journaliste senior, éditorialiste, directrice de l'information et finalement rédactrice en chef. Mais quand on la rencontre rien ne vient masquer une passion et une ardeur toujours vives après 25 ans.

L'art de la ténacité

Rien ne prédestinait Josée Boileau à devenir journaliste : issue d'un milieu modeste, personne dans son entourage ne l'a aiguillée vers ce métier. Pourtant, dès l'âge de 15 ans, le choix s'est imposé à elle comme une véritable vocation : « J'ai l'impression que je ne savais pas quoi faire d'autre ! » se souvient-elle en riant, « je voulais écrire, mais je n'ai aucune imagination. Par contre, je suis curieuse, j'adore être dans l'action, être avec les gens, questionner, comprendre. » Elle est vite confrontée à la question des moyens : comment devient-on journaliste ?

Grâce à un coup de pouce du destin, Josée Boileau trouve l'occasion de faire ses preuves. « Mon idole à l'époque était Marc Laurendeau, j'avais lu qu'il avait fait son droit. J'ai donc décidé de le faire moi aussi ». Quatre ans plus tard, son diplôme en poche, elle ne sait toujours pas comment faire pour exercer le métier de ses rêves. Elle décide donc de parfaire sa formation en communication, à l'UQÀM, ce qui lui permet de dénicher un stage à *La Presse*. « Marc Laurendeau avait besoin d'une recherchiste. Il m'a recrutée parmi les stagiaires à *La Presse*. Comme j'avais fait mon droit, il m'a remarquée. » La boucle est bouclée.

De fil en aiguille, Josée Boileau gagne vite du métier à la *Presse Canadienne*, dans des hebdomadaires, des magazines, à la pige... En 1989, elle finit par se retrouver au *Devoir*, c'est le coup de foudre : « Non seulement il y a l'adrénaline du quotidien et de l'écrit, mais c'est aussi une entreprise que je porte dans mon cœur. »

Le sens du devoir

Les choses n'ont toutefois pas toujours été faciles. Même avec un talent manifeste et une solide expérience, Josée Boileau a sérieusement



Josée Boileau, rédactrice en chef du journal *Le Devoir*.

songé à quitter le journalisme pour de bon, faute de trouver un emploi stable. « Dans l'intervalle entre mon départ du *Devoir* en 1993 suite à un conflit syndical, et mon retour en 2001, j'ai changé d'emploi pratiquement tous les ans. » Second coup de pouce du destin : le directeur du *Devoir*, Bernard Descôteaux l'a appelée pour lui offrir de revenir au quotidien de la rue Bleury. « Ça ne faisait même pas une heure que j'étais dans la salle de rédaction que je me sentais comme revenue à la maison ! J'ai réalisé que le type de journalisme qui me passionne c'est celui qui se pratique au *Devoir* : celui qui va plus loin et qui fait le tour des questions. »

Alma mater

Le Devoir, c'est en quelque sorte l'*alma mater* de Josée Boileau. Elle s'y est fait la main de 1989 à 1993, puis y est restée pour de bon en 2001. Elle y retrouve une façon de pratiquer le journalisme, malheureusement de plus en plus rare, où l'information est vue davantage comme un bien commun qu'un produit commercial. « Au *Devoir*, nous ne travaillons pas pour une entreprise, mais pour la société », explique-t-elle. La quarantaine de personnes qu'elle dirige est, ajoute-t-elle, « engagée et passionnée ».

Son ambition pour l'avenir ? « Que *Le Devoir* s'adapte. Avec les changements en cours, on ne peut pas rater le bateau. » À voir avec quelle ferveur elle défend « son » quotidien, nous ne pouvons que souhaiter avec Josée Boileau que *Le Devoir* continue de nous informer pendant un autre siècle.

En Bref •

Comment devient-on rédactrice en chef d'un grand quotidien ? Pour Josée Boileau, la femme à la tête du *Devoir*, c'est grâce à l'heureux mélange d'un talent lumineux et d'une ténacité pugnace, mais aussi d'un amour sincère pour son métier et d'une grande sensibilité. Rencontre avec une femme de tête et de cœur.

mot sur l'auteure_ Stéphanie est candidate à la maîtrise en science politique. Elle a eu la piqure du journalisme grâce au *Défilé*, le journal de *McGill*, dont elle est devenue rédactrice en chef. Elle est une groupie affirmée du *Devoir*.

Dossier » Les métiers marginaux



Il n'y a pas de sots métiers

En Bref •
Conseiller en orientation depuis plus de quinze ans, Mario Charrette, publie une chronique hebdomadaire dans le journal *Méto*. Notre journaliste l'a rencontré au sujet des définitions possibles du métier marginal.

Selon l'occupation des gens, une journée de travail peut être très différente d'une personne à l'autre. Certaines professions sortent de l'ordinaire et peuvent paraître plus spéciales que d'autres. Selon le conseiller en orientation Mario Charrette, ces métiers singuliers se classent dans la catégorie des métiers inusités et se définissent comme des emplois occupés par peu de gens ou qui attirent peu de gens.

Des professions impopulaires ? Pas tout à fait. Les métiers inusités, qui attirent peu de gens, sont souvent des métiers dont la formation est rare ou même inexistante au Québec. «C'est le cas des formateurs en parachutisme ou encore des podiatres. Deux métiers complètement différents et qui sont inusités parce qu'il n'existe pas de formation ici. Cela limite le nombre de personnes

qui travaillent dans ces domaines», explique Mario Charrette.

Dans dix ans

Les métiers inusités changent à travers le temps et ce qui est inhabituel aujourd'hui, ne le sera peut-être pas demain, comme par exemple le métier d'analyste informatique qui était, en 1950, un métier inusité. Selon le conseiller, l'évolution technologique engendre de nouvelles professions qui sont atypiques parce que les gens travaillent alors dans quelque chose de nouveau. Aujourd'hui, les gens spécialisés en réseaux sociaux œuvrant dans ce domaine sont encore un petit nombre et peuvent être considérés comme des personnes qui exercent un métier inusité, mais dans dix ans, un emploi dans ce secteur d'activité ne sera plus hors de l'ordinaire.

6

Le Reportier XII
décembre 2010

mot sur l'auteur_ Andréanne Chevalier est formée en anthropologie et en études urbaines et explore maintenant le journalisme. Suite à ce coup de foudre, elle espère faire du journalisme son métier, aussi «marginal» soit-il !



L'insécurité d'emploi est un aspect essentiel de la définition du travail atypique.

Un emploi est atypique, selon *Statistique Canada*, lorsqu'il est à temps partiel ou temporaire. Le travail autonome ou le cumul d'emplois font aussi partie de la définition.

Travail à temps partiel, un choix ?

27 % des employés à temps partiel le sont en raison des mauvaises conditions économiques ou de leur impossibilité à se trouver du travail à temps plein.

26 % des travailleurs autonomes sont dans la même situation.



Les professions inhabituelles peuvent être pratiquées en ville et en région, mais pour Mario Charrette, il y a plus de nouveauté en milieu urbain, lequel serait plus propice à l'émergence de métiers inusités. Toutefois, il est plus facile de trouver en région des personnes qui ont choisi des métiers artisanaux, comme par exemple un forgeron qui travaille selon des techniques anciennes.

La bonne place

Puisque ces métiers sont peu connus, comment une personne arrive-t-elle à choisir une profession qui sort de l'ordinaire? De l'avis d'un conseiller qui travaille depuis quinze ans dans le domaine, c'est une question de circonstances et on peut chercher longtemps. «La nature humaine est faite de manière à ce qu'on regarde ce qui nous entoure et que l'on aille vers ce qui est connu. Toute personne

tentera de faire carrière dans ce qu'elle connaît déjà et ne pensera pas aller plus loin», commente Mario Charrette. Le plus souvent, c'est en discutant ou en lisant un article dans un journal qu'une personne découvre un métier inhabituel et qu'elle établit le lien avec sa propre carrière.

Est-ce qu'un métier inusité rend plus heureux? «On est heureux dans une profession quand on réussit à trouver un degré de correspondance entre ses tâches, sa personnalité et son talent naturel. Les gens cherchent un emploi qui leur corresponde. Il faut donc trouver la bonne place pour la bonne personne» même si ce métier peut aussi être hors normes, plus marginal. Ce type de travail convient davantage à ceux qui ont des personnalités particulières, une dimension extrême et sont à l'aise avec ce qui est peu commun.

Vous avez un œil de verre?

Il y aurait seulement 7 ophtalmologistes au Québec. Cette profession du secteur de la santé ne s'enseigne toutefois pas sur les bancs d'école! Il s'agit plutôt d'une formation par apprentissage (comme au bon vieux temps!)

Au Québec, 300 000 travailleurs sont « sans adresse de travail fixe ». Ils sont 249 000 à travailler à domicile. (Statistique Canada)

Beaucoup de métiers seraient en voie de disparition : cordonnier, barbier, agriculteur et même journaliste!

mot sur l'auteure_ Carla Oliveira est chargée de projet au Centre d'histoire de Montréal le jour et étudiante au certificat en journalisme le soir et la fin de semaine, mais a l'espoir d'inverser la situation!



Dossier » Les métiers marginaux

Quotidien sous-marin

- Sandra Mathieu



Scaphandrier, ouvrier sous-marin, homme-grenouille... Appelez-le comme vous voulez, Benjamin Simard-Lachance intrigue. J'ai discuté avec lui alors qu'il se trouvait en Écosse, en partance pour un contrat en mer du Nord.

Parcours sous-marin

Pourquoi devenir scaphandrier ? Pour Benjamin, cette passion naît en 2001, au Brésil, lors d'un cours de plongée. Après avoir fait carrière dans la coopération internationale, des recherches sur la Toile le guident vers sa porte d'entrée : l'Institut maritime du

Québec, à Rimouski. Dès 2005, grâce à sa formation de plongeur, il est qualifié pour la construction et la réfection sous-marines, l'inspection des structures et le renflouage d'épaves.

Benjamin débute comme plongeur sur différents chantiers québécois. En 2007, il se perfectionne pour percer dans l'industrie pétrolière, ce qui lui donne un coup de palmes de plus dans le métier. Il vit maintenant très bien en travaillant entre 90 et 100 jours par année répartis sur cinq mois.

Ses plans : « Je n'abandonne pas l'idée de revenir travailler au Québec, ou encore de me perfectionner dans la vidéo sous-marine, et pourquoi pas dans la plongée scientifique ? »

Dangers et défis

Les accidents sont rares, vus les risques, mais un incident banal peut être fatal puisque plusieurs éléments sont reliés : site, compétence des collègues, état de l'équipement... « Il y a des travaux plus dangereux que d'autres et ça relève presque de la roulette russe », précise Benjamin.

Sa plus grande frousse, il l'a vécue au port de Montréal, alors qu'il travaillait sous la glace et qu'un bouchon, formé

dans la conduite d'air de son casque, bloqua l'arrivée d'air pendant deux longues minutes !

Benjamin relate avec émotion son plus grand défi : « garder une vie sociale et affective saine ». L'absence de sécurité d'emploi, l'incertitude des affectations de dernière minute et les longues périodes à l'étranger rendent les relations difficiles à entretenir.

Au quotidien

On le sent las lorsqu'il explique par exemple les longs jours d'attente par mauvais temps. Son record : neuf jours sans travailler. En poste 12 heures par jour, 7 jours sur 7, il doit être prêt à s'immerger en tout temps. « Malgré les divertissements sur la plate-forme pétrolière : une salle d'entraînement, la télévision et l'Internet ; c'est comme si le temps s'arrêtait ! »

Il me confie, l'air rêveur, ce qui garde sa passion bien vivante : « Quand je suis sous l'eau, en plein contrôle, je savoure l'instant présent et j'ai une pensée pour mes amis qui pianotent sur un clavier d'ordinateur dans un cubicule. Je me sens privilégié de pouvoir prendre quelques secondes pour admirer des poissons ou de profiter du calme d'un quart de nuit ! »

Le clown réinventé

- Sarah Maquet

Le grand championnat du rire, tenu à Montréal le 27 octobre dernier, révéla une nouvelle préoccupation dans notre société : le bonheur. Des techniques y sont nées pour nous libérer du stress : la riologie, la rigologie (la thérapie par le rire) et la réinvention de l'art clownesque.

Dès 1975, le cirque se remet en question. Auparavant, il comptait un duo de clowns et un maître de piste, Monsieur Loyal, assurant l'enchaînement des numéros. Le nouveau

cirque a tué ces clowns traditionnels. Nicolas Monteil a étudié ce phénomène : « M. Loyal n'a plus lieu d'être puisqu'il n'y a plus de succession de numéros et de troupes, mais un collectif présent du début à la fin du spectacle. Même si subsiste la succession des numéros, l'esprit collectif assure la cohésion. »

Brigitte Vastel, ambassadrice du rire en Charente (France) depuis plus de dix ans, précise : « Le clown est la voix de notre enfance retrouvée, nourrie et enrichie par les émotions vécues et emmagasinées au fil des années. Il est aussi unique que chaque personne. »

Cette interprétation, de plus en plus partagée par la communauté des « nez rouges », marque l'avènement des nouveaux cirques.

Le nez rouge

Les clowns ont donc dû se réinventer. Ils ont envahi l'espace public et ont mis leur art au service des citoyens. Brigitte Vastel est heureuse d'être sortie du carcan des tartes à la crème et autres gadgets loufoques. Pour elle, le nez rouge est le seul élément vital du clown et pour faire rire, il faut « développer notre écoute, notre regard, notre présence, avec pour consigne l'acceptation de soi et des autres ».

Le photographe de tout le monde et de personne

— Jean-Philippe Allard

Le monde de la photo est vaste. Les options sont infinies : du scolaire à la mode, en passant par le photojournalisme, il y a de quoi intimider. Après avoir touché à tous les styles au Vieux-Montréal, je ne savais toujours pas ce que je voulais faire. C'est par hasard que je suis tombé dans la photographie événementielle, le cousin pauvre du photojournalisme.

Les promoteurs

Pourquoi le cousin pauvre ? À cause de son incertitude. Le métier est devenu instable, les clients vont et viennent, et la clientèle est encore plus éphémère. Ce sont souvent des promoteurs peu sérieux et sans le sou qui préfèrent faire la fête plutôt que d'être des partenaires d'affaire fiables. J'ai la chance d'avoir des clients habituels, mais ce n'est pas le cas pour la majorité des autres photographes que je rencontre sur le terrain. Ils sont souvent sous-payés, en échange d'une entrée gratuite à l'événement et de quelques consommations, et sont remplacés aussitôt qu'un autre facture quelques dollars de moins.

Il existe deux marchés en événementiel. Le premier, commandé par le propriétaire, et le deuxième, payé par une publication. En général,

les photos d'événements privés me sont payées directement par l'organisateur, alors que les photos d'événements culturels me sont payées par un magazine. La raison en est bien simple : les boîtes de nuit ont l'argent que les événements culturels n'ont pas nécessairement.

Une variante

Il y a toutefois une variante : l'organisateur qui paie la publication pour que je couvre son événement. Lorsque je suis engagé directement, le client est présent lors de la prise de vue. Cela a pour effet de limiter ma liberté d'expression et mon rôle d'observateur objectif. Je dois le rassurer. À l'inverse, lorsque je travaille pour une publication, on n'observe pas par-dessus mon épaule mes faits et gestes. Cela me permet donc de représenter plus fidèlement l'événement en image.

Je vous parle ici de neutralité, mais le photographe événementiel n'est absolument pas tenu à l'impartialité, comme le photojournaliste. C'est ma



© Jean-Philippe Allard

philosophie de travail d'influencer au minimum mes sujets. Par contre, je n'ai pas les mêmes contraintes qu'en photojournalisme et parfois je ne me gêne pas pour enlever ou rajouter un élément en postproduction si je crois que cela peut être plus esthétique. Ce sont généralement des modifications qui pallient les limites techniques de l'appareil. Par exemple, pour une photo de nuit avec une foule et un écran très lumineux, il est opportun de faire deux expositions pour les fusionner ensuite. Cette pratique, intolérable en reportage « pur et dur », est tout à fait acceptable dans le contexte événementiel.

Un tremplin

Au final, ce métier peut paraître difficile, mais il peut offrir un tremplin intéressant pour devenir photojournaliste. Malheureusement, ce dernier est une espèce en voie d'extinction, mais c'est un autre débat.



Le rire contagieux

Autre témoignage du nouveau rôle du rire dans notre société, celui de la fondatrice de l'École internationale du Rire, Corinne Cosseron. « Nos émotions sont faites pour nous traverser de manière fluide et continue en nous indiquant ce qui se passe autour de nous, ici et maintenant. Elles ne sont pas faites pour être stockées. » Le clown Cosseron a basé son école sur la technique de la rirologie, autrement dit, l'art de rire sans élément déclencheur. Le neurobiologiste et professeur à l'Université du Maryland, Robert Provine, confirme la validité de cette

nouvelle approche : « Plus de la moitié des gens rient d'entendre rire, et au moins 90% sourient, même en l'absence d'un bon mot ou d'un effet humoristique. »

Humour et sérieux

À Montréal, de nombreuses activités sont organisées autour de l'humour. Les ligues d'improvisation, le Festival Juste pour Rire, le championnat du rire sont autant de manifestations visant à détresser le public et à donner l'envie de rire. Les clowns sont des gens sérieux, leur métier est de nous faire rire, faisons leur confiance.

Dossier » Les métiers marginaux



Une reine certifiée diamant

Le métier lumineux de *drag queen*

↳ Nathalie Simon

Le noir est fait. L'animatrice d'un soir annonce : « Et maintenant, accueillons la grande, la délicieuse, l'incomparable Heatheeeeer Diamoooooond ! »

Clameurs, musique, *spotlights*, la scène s'ouvre à elle, elle l'investit, elle lui appartient pour un instant. Longs cheveux noirs, robe décolletée blanche à paillettes, Heather a un corps et un déhanché à faire pâlir de jalousie toutes les filles de la terre, un regard à faire perdre une équipe de hockey toute entière.

Heather est enfin dans son élément, comme un poisson dans l'eau : sur scène ! Profession : *drag queen*.

Heather Diamond fait partie de l'équipe de *drag queens* qui électrisent tous les vendredis soir la scène du Drugstore dans le Village gai de Montréal. Depuis qu'elle a embrassé la profession il y a maintenant un an, elle se produit un peu partout à Montréal (Chez Mado, au Sky, au Unity), animée par ce même désir qui pousse les artistes sur scène : plaire au public. Et ça marche ! Le public en redemande.

À force d'entendre ses amis lui dire qu'elle était belle, qu'elle dansait bien et qu'elle bougeait bien, Heather s'est décidée un jour à sauter le pas. Pourtant, Heather a également un travail « normal » de 9 à 5, du lundi au vendredi. Mais le vendredi soir, elle se glisse dans sa peau de *drag*. Les semaines sont longues, souvent sept jours de travail d'affilée lorsque les contrats s'enchaînent le week-end. Mais à 21 ans, tout est permis.

Lorsque Heather arrive au Drugstore, elle virevolte d'une table à l'autre : tout le monde la connaît, elle connaît tout le monde, c'est à peine un travail, c'est la fête ! C'est ce qu'elle aime, le contact avec les gens.

Même si entre *drags*, parfois ça « bitche » en coulisses ! À cause du maquillage, de la robe... des trucs de filles, quoi !

Mais lorsqu'arrive le moment de monter sur scène, Heather se sent libérée dans sa peau de *drag*, totalement lousse... enfin ! Cet univers est le sien.



© Christophe Béatrix
Heather Diamond en spectacle.

Elle se sent marginale certes, mais dans le Village tout est plus facile. On l'arrête souvent aux abords du Drugstore pour lui dire, encore une fois, qu'elle est belle... Heather est rassurée.

L'avenir ? Heather n'y pense pas encore entre son travail de jour et ses études, même si elle rêve en secret de faire briller longtemps les nuits du Village et d'épouser ce métier « marginal » à plein temps : *drag queen*.

Le noir est fait. L'animatrice d'un soir annonce : « Et maintenant accueillons la grande, la délicieuse, l'incomparable Heatheeeeer Diamoooooond ! »

10

Le Reporter XII
décembre 2010

En Bref • Les soirées du Village ne seraient pas les mêmes sans certains pivots du divertissement que sont les *drags* queens dont le métier glamour marie professionnalisme et perfectionisme face à un spectateur exigeant, mais heureux.

mot sur l'auteure_ Après des études universitaires et 15 ans de vie professionnelle en France, Nathalie Simon fonde le magasin de musique Francophonies au Québec en 2003 et est étudiante en journalisme.



Yves Frulla Un cachet peut en cacher un autre !

Le musicien de tournée

Yves Frulla est le claviériste de Céline Dion depuis 1990. Il la suit en tournée depuis 20 ans et est basé, à cette fin, à Las Vegas depuis l'an 2002. Yves est un peu le « médical » de la troupe, car avant d'exercer sur scène, il a obtenu son diplôme de pharmacien à l'Université de Montréal. Mais comment quitte-t-on un métier plus conventionnel pour devenir musicien de tournée ?

Le Reporter : Quand as-tu commencé à jouer de la musique ?

Yves Frulla : J'ai débuté à l'âge de huit ans avec des cours de piano classique. Mon professeur était un pianiste de concert. Puis, j'ai étudié à l'école Vincent d'Indy, aujourd'hui la faculté de musique de l'université.

As-tu l'impression d'exercer un métier particulièrement marginal ?

En effet, c'est un métier marginal. Les gens nous perçoivent comme « des individus qui jouent de la musique ». Ce n'est pas un travail pour eux ! Mais nous avons la chance de pratiquer un métier qui peut rendre les gens heureux.

Est-ce que la vie de tournée accentue cette marginalité par le fait du voyage ?

C'est quelque chose de spécial. Se retrouver dans une ville différente chaque soir nous amène hors de notre zone de confort. Il faut s'adapter à toutes sortes de situations. Être ouvert d'esprit.

Pourquoi avoir choisi la musique ?

Je suis toujours pharmacien, étant membre de l'*Ordre des pharmaciens du Québec*. Et je tiens à le rester. J'ai un esprit scientifique mais également créatif, et la musique me comble de ce côté. Je l'ai choisie parce que je suis un passionné de musique, et elle m'apporte beaucoup. C'est un métier très difficile, j'ai beaucoup travaillé pour y arriver. J'ai été chanceux, j'ai pu profiter au maximum de ses



Yves Frulla sur scène avec Céline Dion

bons côtés. La pharmacie m'a permis de réussir dans la musique car j'ai pris des risques que je n'aurais pas pris nécessairement en étant moins en sécurité financièrement.

Comment ton entourage compose-t-il avec les différentes facettes de ton métier ?

Au début, mes parents étaient sceptiques et je comprends aujourd'hui leurs inquiétudes. Après 25 ans de musique, je me rends compte que ce métier comporte des risques, que les chances de réussir sont minces. Et la situation est pire en 2010, à cause du virage technologique. Mais quand ma famille a vu que je me tirais d'affaire, elle m'a appuyé.

Comment se déroule une journée type de la vie de musicien ?

Après un *show*, nous roulons la nuit en bus jusqu'à la prochaine ville. Ça peut prendre quatre heures de route, ou quinze. Nous dormons dans le bus ; à l'hôtel, nous faisons notre *check-in* et sommes libres le reste de la journée. Souvent, nous visitons la ville car il est rare d'être sur scène deux soirs de suite. Le jour du *show*, les musiciens sont appelés vers seize heures pour une réunion d'environ une heure trente ; on s'assure que le son est au mieux et que tout fonctionne. Il y a une pause jusqu'à l'arrivée du public. Après le spectacle, nous repartons pour la prochaine ville.

En Bref •
Arpenter les routes du monde à la suite d'une des plus grande artiste du show business québécois tient du destin hors norme, mais surtout du bonheur à déguster lentement la vie sur fond de train endiablé.

mot sur l'auteur...
Après des études universitaires et 15 ans de vie professionnelle en France, Nathalie Simon fonde le magasin de musique Francophonies au Québec en 2003 et est étudiante en journalisme.



La nouvelle orthographe et vous

Malgré les informations disponibles, l'orthographe moderne peine à recevoir ses lettres de noblesse. Elle insécurise et dérange. Portrait d'une évolution lente.

Le mot *socioéconomique*, écrit sans un trait d'union, ne surprend plus le lecteur d'une revue ou d'un quotidien. Quant à *cardiovasculaire*, plusieurs lecteurs ayant tendance à s'incliner devant la science l'accepteront également. Toutefois, le mot *piquenique*, en étonnera, voire en choquera plus d'un. Même phénomène devant la disparition des accents circonflexes coiffant certaines lettres : avant d'écrire *connaître*, *gîte* ou *bon goût*, le scripteur qui maîtrise depuis longtemps l'orthographe d'usage hésitera à faire, ce qu'il considère, être une erreur...

Et pourtant, ces exemples devraient s'intégrer à nos activités de lecture et d'écriture habituelles. Dans une entrevue qu'elle nous accordait, Chantal Contant, auteure et chef de file, au Québec, de l'orthographe moderne, confiait que « plus le mot [modifié] est petit, plus ça nous ébranle sur le plan émotif [tout simplement] parce que c'est bien photographié et bien inscrit dans notre mémoire ». Certes, pour plusieurs d'entre nous, accepter la nouvelle orthographe signifie de nouveaux apprentissages, voire un réapprentissage. Et cela dérange. Faut-il pour autant résister à son application ou encore ignorer ses règles ?

Un survol des grands principes s'avère impératif. L'ouvrage de référence, *Grand vadémécum de l'orthographe moderne recommandée*, explique les règles des rectifications de l'orthographe qui concernent le trait d'union et la soudure, le singulier et le pluriel, les accents et le tréma, la simplification des consonnes, les anomalies et les recommandations générales. À chaque rectification correspond une justification : pas d'aléatoire. Toutefois, les sceptiques demeureront cois en réalisant que le Conseil supérieur de la langue française et l'Académie française adaptèrent ces règles en décembre 1990. Vingt ans déjà !

En Bref •
La nouvelle orthographe peine à atteindre l'usage courant faute de diffusion et de compréhension quant à son usage.

La langue évolue et des ajustements s'imposent. Ainsi, personne ne contestera que le mot *évènement* (avec un è) doive l'emporter sur *événement* puisqu'il correspond à la prononciation utilisée depuis toujours. Quant au tréma sur le « u » et non sur le « e » du mot *aigüe*, il rétablit lui aussi une anomalie. Quel plaisir de relier les nombres avec des traits d'union : trente-et-un-mille-huit-cent-vingt-deux (31 822)! Aussi un mot à l'orthographe inhabituel en français, comme *eczéma*, devient *exéma* (comme *exécuter* et *examen*). En ce qui concerne les mots soudés, *éco-centre* devient *écocentre* (règle du préfixe savant), mais l'on continuera à écrire *éco-industrie*, pour éviter de prononcer « oi » ou « oin ».

Encore mal connue, la nouvelle orthographe entre trop tranquillement à l'école primaire. Le ministère de l'Éducation permet quelques ouvertures certes, mais reste muet sur des points comme l'information aux parents et la diffusion dans l'enseignement.

Pendant ce temps, le monde de l'édition s'ajuste et publie plusieurs ouvrages de référence ainsi que des correcteurs informatiques qui proposent la nouvelle orthographe.

Quant à nous, nous utilisons déjà la nouvelle orthographe sans le savoir. Pour le démontrer, Chantal Contant propose un test dans son tout récent ouvrage *Nouvelle orthographe, la liste simplifiée*, ouvrage qu'elle remettra aux 700 auteurs invités au Salon du livre de Montréal.

Pour madame Contant, il n'y a pas d'obligation d'indiquer au début d'un texte que nous utilisons la nouvelle orthographe, « mais c'est bien de le dire pour la cause ». Et cette cause, elle y croit. À preuve la générosité de ses propos dans la lettre d'information du *Groupe québécois pour la modernisation de la norme du français* (gqmnf@renouvo.org) à laquelle vous pouvez vous abonner gratuitement.

Références utiles :

CONTANT, Chantal (2009). *Grand vadémécum de l'orthographe moderne recommandée : cinq millepattes sur un nénufar*, Montréal, Éd. De Champlain S.F., 256 p.

CONTANT, Chantal (2010). *Nouvelle orthographe, la liste simplifiée*, Montréal, Éd. De Champlain S.F., 216 p.

CARIGNAN, Isabelle (2009). *La nouvelle orthographe en humour*, Sherbrooke (Québec), Éditions du CRP de la Faculté d'éducation de l'Université de Sherbrooke, 46 p.

Site : www.gqmnf.org

mot sur l'auteure_ Louise Julien détient un doctorat en sciences de l'éducation (orthopédagogie). Elle enseigne à l'UQAM et publie sur les liens entre l'éducation et la culture. Elle est à mi-parcours au certificat en rédaction.



Montréal, pionnière du géotourisme

En 2007, Montréal devint la première ville au monde à signer la Charte en géotourisme. Toutefois, le chat est vraiment sorti du sac au printemps dernier, alors que le Groupe l'Itinéraire a publié le magazine bilingue *Géotourisme*. Distribué gratuitement dans le nouvel autobus 747 Express, qui fait la navette entre Berri-UQÀM et l'aéroport Montréal-Trudeau, le volume 1 de ce petit bijou version papier a également son pendant Web: geotourisme.ca. Redécouverte d'une ville avant-gardiste, verte et animée!



© Simon Chen

Au moment de mettre sous presse, on apprenait que le volume 2 du magazine *Géotourisme* sera distribué du 1^{er} mai au 31 octobre 2011. À surveiller!

L'ABC du géotourisme

La *National Geographic Society* s'est appropriée l'appellation géotourisme en 2002 et depuis 2009, 12 destinations se sont jointes à Montréal et ont signé la charte. Précisons que le géotourisme a pour but de promouvoir un développement durable du tourisme et des valeurs éco-responsables. En d'autres termes, Montréal préserve et valorise le caractère géographique d'un lieu, son environnement, son patrimoine, sa beauté, sa culture et le bien-être de ses résidents.

Afin de stimuler l'aide aux sans-abris et de permettre aux touristes de s'informer sur les

attraits de Montréal, le magazine *Géotourisme* a été distribué jusqu'au 30 septembre dernier à plus de 100 000 exemplaires. On y met en relief les dimensions sociale, environnementale, culturelle et patrimoniale de Montréal. Avec un comité de rédacteurs et des collaborateurs de grande qualité sur la scène touristique montréalaise, son contenu est riche de vécu, d'expériences, et nous fait découvrir Montréal de l'intérieur.

Concrètement, on nous propose une carte-guide unique (formats affiche et PDF – à l'adresse geomontreal.com) qui répertorie les attraits naturels, culturels et historiques particuliers au patrimoine de Montréal. Ses utilisateurs peuvent donc choisir différents parcours pour découvrir les atouts de la ville, de ses quartiers, de ses rues. En contribuant à sauvegarder et à valoriser les ressources et le développement montréalais, cet outil efficace participe aux efforts de développement économique de la collectivité.

La carte-guide est agrémentée de citations qui nous offrent un regard poétique sur la ville. Kathy Reichs, écrivaine et anthropologue judiciaire, s'exprime ainsi sur sa ville d'adoption: «Montréal est la reine des contradictions, elle charme son futur tout en enlaçant son passé, elle amalgame vigoureusement le français et l'anglais et elle harmonise les gratte-ciels en acier du centre-ville et la précieuse verdure de ses parcs.»

Inspirante Montréal

Impliquée, leader, diversifiée, innovatrice, culturelle, dynamique, étonnante, festive, créative, engagée, gourmande, confortable: autant de facettes qui se dégagent du magazine et qui peuvent nous rendre fiers! Pensons seulement à la *Vitrine culturelle*, au *ParcoDon*, aux *Bixis* et à la *Carte Musées* qui sont autant d'exemples tangibles de la diversité de l'offre montréalaise.

Même si ce grand projet géotouristique vise à augmenter la notoriété et le rayonnement de Montréal à l'échelle internationale, le terme «géotourisme» ne s'applique certainement pas exclusivement à nos visiteurs étrangers. Alors, Montréalais et Québécois de souche ou d'adoption, partons à l'aventure et dénichons les trésors méconnus de nos quartiers; redécouvrons cette ville qui évolue à un rythme effarant!

En Bref •

- Principes fondateurs du géotourisme:
 - » Intégrité du lieu
 - » Participation de la communauté
 - » Avantages pour la communauté
 - » Satisfaction des touristes
 - » Conservation des ressources et des attraits

mot sur l'auteur...
Touche-à-tout, Sandra utilise sa plume pour inspirer, faire rire ou simplement bien informer. Passionnée de voyages et débutant le certificat en journalisme, elle rêve de devenir reporter photographe!



S'alléger sans travailler à la légère



CONTEXTE _ New York, Time Square, 22 mai 2010, 18 h 45

PARAMÈTRES _ Boîtier : Nikon D700 Lentille : 50 mm Vitesse : 1/320 Opturation : f2 ISO 800 Sans flash

L'image : deux centaures policiers surveillent tous azimuts l'insomniable frénésie urbaine de Time Square. L'affiche du film *Prince of Persia*, menaçante, semble justifier à elle seule ces mesures extrêmes afin d'éviter que le cimenterie islamiste ne décapite cette fois quelques *Midnight cowboys*...

La réalité du cliché : la sentinelle équestre regarde de l'autre bord de la rue, apparemment plus en proie à des problèmes de radiocommunication qu'à des angoisses géopolitiques !

Cette image illustre bien un point de la photo de reportage : la rapidité. En déplacement perpétuel, le photographe doit choisir avec soin son matériel, pour des raisons de poids autant que de mobilité, mais il doit aussi le maîtriser parce qu'il lui faut lire le terrain plus que son manuel.

Le deuxième point qu'illustre cette image : que vous soyez un dieu vivant de la retouche d'image ou pas, une prise doit être bonne au

déclat. N'importe quel logiciel ne remplacera jamais votre œil et le même travail sur ordinateur aura pris bien plus que 1/320^{ème} de seconde à réaliser !

Dans cette rubrique, nous allons donner des clefs pour tirer le meilleur parti de votre appareil. La première recommandation à vous faire est de vous acheter d'abord un vrai compact évolué, pour vous familiariser avec tous les réglages. Ensuite seulement de passer à la technologie *reflex*, afin de pouvoir mieux choisir le matériel adapté votre usage. Là, le choix d'un amateur éclairé est d'investir dans les objectifs plus que dans le boîtier. Par exemple : j'ai participé à un trek de trois semaines en montagne avec un ensemble composé uniquement d'un boîtier qui coûtait à l'époque 800 \$ et seulement une 17-55mm, f2,8 qui m'avait coûté aux environs de 1400 \$. Parce qu'aujourd'hui, on garde les lentilles bien plus longtemps que les boîtiers qui évoluent beaucoup plus rapidement.



L'art de déranger

Un sexe béant, donné à voir aux amateurs et aux curieux. La gêne vous pousserait-elle à tourner la page ? Depuis toujours, l'art nous émeut et nous bouscule. Il surprend, dérange et fait parler.

L'origine du monde: c'est le nom de ce tableau peint par Courbet en 1866. Irrecevable pour le public parisien de l'époque, il n'a pas perdu aujourd'hui de sa force polémique. Les temps ont changé, mais des tabous demeurent.

À l'inverse, la nudité réaliste des *Baigneuses* (1853) ne choquerait plus aujourd'hui. Napoléon III avait pourtant fustigé le tableau, outré par son obscénité. Les règles académiques de l'époque exigeaient de la nudité féminine une perfection quasi divine. Courbet reste plutôt fidèle à la réalité et refuse de dissimuler les bourrelets et autres formes généreuses. Les pudeurs d'aujourd'hui sont manifestement les héritières d'interdits plus anciens, qui ont évolué au gré des mœurs.

Une polémique

Dernièrement, l'exposition photographique de Jonathan Hobin, *In the playroom*, a fait polémique à Ottawa. Elle met en scène des enfants qui illustrent par le jeu des faits d'actualité marquants: les attentats du 11 septembre, les tortures dans la prison d'Abou Ghraib ou encore le programme nucléaire de Kim Jong-Il.

Critiquant féroce­ment ces photos, une grande partie du public les jugent « dérangeantes » et inappropriées. En tant que spectateurs des événements, les enfants sont pourtant le miroir de notre société, reproduisant constamment ce qu'ils voient. L'artiste n'invente donc rien à ce sujet, mais expose simplement une réalité difficile à accepter. Personne n'aime voir des enfants imiter gaiement les bourreaux d'Abou Ghraib qu'ils ont découverts aux informations.

Il est évident que l'impact de ces photos est lié au contexte et aux drames contemporains, alors



L'origine du monde (détail), Gustave COURBET, 1866. Tableau accroché en permanence au Musée d'Orsay, Paris.

que d'autres thèmes semblent choquer de façon plus constante: la nudité crue, la sexualité explicite, les sévices corporels et la morbidité. L'exposition du photographe Larry Clark, qui se tient actuellement à Paris, en est un très bon exemple. En raison de son contenu considéré pornographique, elle a été interdite aux moins de 18 ans et suscite une importante controverse. Ces photos, à mi-chemin entre le documentaire et la mise en scène, dévoilent la vie sexuelle des adolescents. C'est une vision crue intégrée dans une démarche artistique. On y voit des scènes de préliminaires, de sexe en groupe et bien d'autres images que les mœurs ne sont pas prêtes à accepter. Ces photos se heurtent à des obstacles moraux, les mêmes qui se dressent toujours devant *L'origine du monde*.

Tabou subjectif

Il existerait donc des tabous intemporels – qui traversent les époques, auxquels s'ajouteraient des tabous plus contextuels, qui varient au fil du temps et selon les cultures. Il est toujours difficile pour un œil contemporain de différencier ces malaises et de les analyser avec le recul nécessaire. L'art reste une affaire pleinement subjective, c'est là la seule idée sur laquelle tout le monde s'accorde.

Une chose est sûre: la controverse attire l'attention du public. Certains artistes exploitent même cette stratégie pour se faire connaître. Plaçant le tabou au centre de l'œuvre, ils choquent pour choquer. Cette démarche semble rendre le public de plus en plus indifférent à l'indécence et repousse sans cesse les limites de l'acceptable. Viendra peut-être le jour où plus rien ne nous choquera.

mot sur l'auteure_ Julie Delvaux, diplômée du baccalauréat en communication, est actuellement inscrite au certificat de journalisme et principalement intéressée par des questions d'ordre culturel, social et environnemental.

mot sur l'auteure_ Rachel Richez a étudié l'Histoire en France et en Angleterre. Décidée à devenir journaliste, elle entame un certificat. « *Le Reporter* est une occasion d'apprendre, mais j'espère aussi intéresser les lecteurs. »



C'est ainsi qu'il devint...



DOCTEUR HIPSTER

Kevin Red
Gaudin

LE REPORTER

Tu **écrits** tout le temps, **partout**?
Envoie-nous tes **textes** et tes **images** !

Prochain numéro en février 2011

info@lereporter.qc.ca

Causeries
la Jonction

vendredi
3 décembre
18 heures

à **20H**

Le Café-bar La Brunante
Pavillon 3200, Jean-Brillant
2e étage. **Entrée libre**

**Quelle reconnaissance professionnelle
les rédacteurs et les journalistes
peuvent-ils espérer?**

Université 
de Montréal

Faculté de l'éducation permanente